

Prologue

Rien de plus excitant que le spectacle de deux beaux mâles en train de se battre. Dans le combat, leurs corps témoignent d'une sauvagerie qui émeut profondément la plupart des femmes.

Lady Jessica Sheffield n'y était pas aussi indifférente qu'elle aurait dû.

Elle ne quittait pas des yeux les deux jeunes gens qui s'affrontaient sur la pelouse de l'autre côté du petit plan d'eau. L'un était Michael Sinclair, son futur beau-frère, l'autre, Alistair Caulfield, un gredin qui pouvait se permettre toutes les audaces car il était beau et charmant.

— J'aimerais bien pouvoir en faire autant, dit Hester.

Elle aussi les admirait. Les deux sœurs étaient assises à l'ombre d'un vieux chêne. Une petite brise balayait le parc et caressait au passage leurs épaisses chevelures blondes, un legs de leur défunte mère. Le splendide manoir des Pennington, blotti dans un écrin de collines boisées, dégageait une impression de sérénité qui frappait tous les visiteurs.

Jessica se pencha de nouveau sur l'ouvrage de broderie qu'elle avait emporté.

— Passé un certain âge, les filles n'ont plus le droit de se rouler dans l'herbe, dit-elle. À quoi bon désirer ce qu'on ne peut avoir ?

— Je ne comprendrai jamais pourquoi les hommes peuvent rester des gamins toute leur vie alors qu'on nous demande d'être sages dès notre prime jeunesse.

— Le monde a été fait pour les hommes, murmura Jessica.

Dissimulée sous le large bord de son chapeau de paille, elle continua d'observer les deux lutteurs. Quelqu'un leur cria d'arrêter. Aussitôt, ils se figèrent. Jessica tressaillit, comme chaque fois qu'elle entendait une grosse voix d'homme. Toutes les têtes se tournèrent dans la même direction. En voyant son fiancé qui se dirigeait vers les deux jeunes gens, Jessica soupira et son inquiétude reflua comme la vague qui se retire après s'être fracassée sur les rochers. Pour la énième fois, elle se demanda si elle était vouée à redouter toute sa vie la colère des hommes ou bien si elle finirait un jour par se libérer de ses peurs.

Grand, élégamment vêtu, Benedict Reginald Sinclair, vicomte Tarley et futur comte de Pennington, traversa la pelouse d'un pas décidé. Jessica ne savait pas ce qu'elle devait penser d'une telle démonstration de force. Certains hommes se contentent d'être puissants quand d'autres ont sans cesse besoin de manifester leur pouvoir.

— Et quel rôle reste-t-il aux femmes ? demanda Hester avec une moue qui la faisait paraître encore plus jeune que ses seize ans. Servir les hommes ?

— Les enfanter, répartit Jessica.

Tarley lui fit un petit signe de la main en passant. Ils allaient se marier demain, dans la chapelle des Sinclair, en présence d'un petit nombre de ladies et de gentlemen triés sur le volet. Jessica avait hâte d'y être, pour plusieurs raisons, la première étant qu'une fois

mariée elle n'aurait plus à trembler devant son père, dont les accès de rage avaient toujours été aussi fréquents qu'imprévisibles.

Hester émit un bruit qui ressemblait furieusement à un reniflement de dédain.

— Tu parles comme papa, dit-elle.

— Et comme la majorité des gens. Toi et moi, nous sommes bien placées pour le savoir.

Leur mère était morte en essayant de donner un héritier mâle au marquis. Du coup, Hadley avait dû en passer par une seconde épouse et une troisième fille et attendre encore cinq ans avant d'assister enfin à la naissance d'un fils.

— Je ne crois pas que Tarley te considère seulement comme un ventre, dit Hester. En fait, j'ai l'impression qu'il a un faible pour toi.

— J'espère que tu as raison. Tout ce que je sais, c'est qu'il n'aurait jamais demandé ma main si je n'avais pas eu le bon pedigree.

Benedict était en train de faire des reproches à son jeune frère. Un Sinclair ne se bat pas comme un chiffonnier ! Michael Sinclair avait l'air penaud mais pas Alistair Caulfield. Son attitude était fière et impassible, voire ouvertement provocatrice. Les trois hommes formaient un joli tableau – les Sinclair avec leurs boucles acajou et leurs silhouettes d'apollon, et Caulfield, avec ses cheveux noirs comme du jais et ses traits d'une séduction diabolique.

— Promets-moi que tu seras heureuse avec lui, dit Hester en tournant vers sa sœur un regard rempli d'inquiétude.

Elle avait les yeux verts de sa mère, clairs et brillants comme des émeraudes. Jessica, quant à elle, avait les mêmes yeux gris que son père. C'était tout ce qu'elle tenait de lui et elle n'en demandait pas davantage.

— J'en ai bien l'intention.

Il n'y avait aucun moyen d'en être sûre mais à quoi bon inquiéter Hester ? Tarley avait été choisi par son père ; Jessica n'avait plus qu'à s'en accommoder.

— Lorsque je mourrai, dit encore Hester, je n'ai pas envie que mon dernier soupir soit un soupir de soulagement, comme pour notre mère. La vie est faite pour qu'on en profite.

Jessica pivota légèrement sur le banc de marbre où elles étaient assises et rangea son ouvrage dans le sac posé à côté d'elle. Pourvu que Hester préserve toujours son heureux tempérament, pensa-t-elle.

— Tarley et moi, nous avons beaucoup de respect l'un pour l'autre, dit-elle. Je me plais en sa compagnie, j'aime sa conversation. Il est intelligent et patient, attentionné et poli. Et puis, il est beau et bien fait, ce qui ne gâte rien.

Le sourire de Hester illumina la pénombre mieux que le soleil ne l'aurait fait.

— Tu as raison et j'espère que le moment venu père me choisira un mari aussi attrayant que le tien.

— As-tu déjà des vues sur quelqu'un ? demanda Jessica.

— Non, pas vraiment. Je cherche toujours l'homme idéal.

Hester regarda les trois hommes, qui étaient en train de discuter sérieusement.

— J'en voudrais un qui ait la position sociale de Tarley, ajouta-t-elle, mais avec la gaieté de Michael Sinclair et la beauté d'Alistair Caulfield. Hélas, question beauté, je pense qu'il n'y en a pas deux comme M. Caulfield dans toute l'Angleterre, pour ne pas dire dans toute l'Europe – je serai donc obligée d'en rabattre dans ce domaine. Qu'en dis-tu ?

— Rien, répondit Jessica. De toute façon, il est trop jeune pour moi...

— Quelle blague ! répliqua Hester. Il est mûr pour son âge. C'est ce que tout le monde dit.

— Il n'est pas mûr, il est pourri, ça fait une grosse différence.

Si Jessica avait souffert d'un manque de liberté, Caulfield avait souffert d'un manque de contrainte. Avec trois frères plus âgés, l'aîné se préparant à hériter, le deuxième se réservant l'armée et le troisième l'Église, il n'était rien resté pour le dernier-né. Sa mère, qui était en adoration devant lui, n'avait jamais cherché à le discipliner. Au contraire, elle avait plutôt encouragé ses vices. À présent, tout le monde disait que c'était un casse-cou, qu'il avait le diable au corps et qu'il n'était pas près de s'assagir.

Jessica aperçut la mère de Benedict qui se hâtait dans sa direction, ce qui signifiait que la pause était finie, qu'il allait falloir se replonger dans le tourbillon des préparatifs de dernière minute. Elle se leva.

— Je te conseille de réserver ton admiration pour quelqu'un qui en soit digne, dit-elle à sa jeune sœur. Caulfield ne fera jamais rien de bien dans la vie. Dans notre monde, le quatrième fils, c'est le fils en trop, celui dont il n'y a pas grand-chose à attendre. Il porte un nom glorieux mais, au lieu d'en tirer parti pour se faire une petite position dans le monde, il préfère courir après des chimères. Il commet une grave erreur. Et tu en commettrais une autre en t'attachant à lui.

— J'ai entendu dire que son père lui a donné un bateau et une plantation de canne à sucre.

— À mon avis, Masterson a fait ça dans l'espoir que son fils irait faire ses fredaines à l'autre bout du monde.

Hester poussa un soupir empreint de nostalgie.

— Moi aussi, quelquefois, j'aimerais voyager loin, très loin. Suis-je la seule ?

Jessica aurait voulu répondre : « Pas du tout ! » Il lui arrivait parfois de rêver d'évasion. Mais, dans sa position, c'était impossible. De ce point de vue, elle était moins heureuse que les femmes du peuple. Qu'était-elle d'autre que la fille du marquis de Hadley, future vicomtesse Tarley ? Si son mari avait envie de voyager, elle voyagerait, sinon, elle n'irait jamais nulle part. Malheureusement, elle ne pouvait pas avouer son insatisfaction à une jeune fille aussi sensible et impressionnable que Hester.

Au lieu de cela, elle répondit :

— Avec un peu de chance, tu auras un mari aventureux, qui te fera faire le tour du monde. Tu le mérites.

Jessica détacha la laisse de sa chienne, un carlin nommé Temperance, et fit signe à sa servante de ramasser son sac. Avant de s'en aller, elle se pencha pour embrasser Hester sur le front et lui chuchota à l'oreille :

— Regarde bien lord Regmont tout à l'heure au souper. Il est gentil et charmant et il vient juste de rentrer d'un long voyage sur le Continent. Ça m'étonnerait qu'il reste indifférent à une petite merveille comme toi.

— Il ne faudrait pas qu'il soit pressé car je ne vais pas faire mes débuts dans le monde avant deux ans, répondit Hester avec une pointe de dépit.

— Tu vaux largement la peine qu'on t'attende pendant deux ans. Tout homme de goût s'en rendra compte au premier coup d'œil.

— De toute façon, je n'aurais pas mon mot à dire, même s'il devait s'intéresser à moi.

Jessica fit un clin d'œil à sa sœur et précisa en baissant la voix :

— Regmont est un bon ami de Tarley. Je suis sûre que Benedict le recommanderait à notre père en cas de besoin.

— Vraiment ? s'exclama Hester avec l'enthousiasme de la jeunesse. Oh, alors, il faut que tu me le présentes !

— Je n'y manquerai pas.

Jessica commença à s'éloigner en faisant un petit signe de la main.

— D'ici là, ajouta-t-elle, défense de regarder les bons à rien.

— Promis ! lança Hester en se cachant les yeux dans un grand geste théâtral.

Pourtant Jessica était persuadée qu'aussitôt qu'elle aurait le dos tourné sa petite sœur se remettrait à admirer ce diable de Caulfield.

En tout cas, à sa place, c'est ce qu'elle aurait fait.

— Tarley a les nerfs à fleur de peau, dit Michael Sinclair en s'époussetant alors que son frère s'en allait.

— Quoi de plus normal ? s'exclama Alistair Caulfield. Demain, il se fait passer la corde au cou.

— Par la plus belle fille du monde, répliqua Michael. Il y a des sorts plus funestes. Ma mère dit qu'elle ressemble à une statue grecque.

— Froide comme du marbre, je confirme, dit sarcastiquement Alistair.

Il suivait des yeux lady Jessica Sheffield tandis qu'elle s'en retournait vers la maison avec sa petite chienne sur ses talons. Sa gracieuse silhouette était enveloppée depuis le cou jusqu'aux chevilles dans une mousseline bleue que la brise collait à ses formes. Elle lui tournait le dos mais il connaissait par cœur les moindres détails de son visage, qu'il avait si souvent admiré.

Sa chevelure était une merveille de la nature, longue et épaisse. Certaines mèches étaient d'un blond si clair qu'elles étaient presque transparentes, d'autres, sombres comme du vieil or. Avant son entrée dans le monde, elle

avait porté ses cheveux dénoués. Maintenant, ils étaient aussi sages et retenus que le reste de sa personne.

— Cette blondeur, ce teint clair, ces yeux gris..., murmura Alistair.

— Eh bien ?

Alistair perçut une note d'ironie dans la voix de son ami, aussi il se contint.

— Tout cela est merveilleusement assorti à son caractère, ajouta-t-il d'un ton brusque. C'est un glaçon, cette fille. À la place de ton frère, je me méfierais. On ne doit pas pouvoir coucher avec elle sans risquer d'attraper une maladie de poitrine.

Michael le regarda curieusement.

— As-tu des raisons de lui en vouloir ? À t'entendre, on dirait bien que oui

— C'est vrai, reconnut Alistair. Elle a mis un point d'honneur à m'ignorer hier soir. Pas comme lady Hester, qui a été tout à fait charmante.

— Oui, Hester est vraiment adorable.

Michael employait pour parler de Hester le même ton admiratif qu'Alistair pour parler de Jessica. Alistair sourit narquoisement. Du coup, Michael rougit un peu.

— Possible que Jessica ne t'ait pas entendu, reprit-il.

Alistair ramassa sa veste sur le sol et l'enfila après l'avoir secouée pour faire tomber les brins d'herbe qui y étaient collés.

— J'étais juste à côté d'elle !

— À sa gauche ? Elle est sourde de l'oreille gauche.

Alistair eut besoin d'un moment pour digérer l'information. Il n'avait jamais envisagé que Jessica puisse avoir la moindre imperfection. Curieusement, il en éprouvait plutôt du soulagement que de la déception. Ce n'était donc pas une déesse mais une simple mortelle.

— Je ne le savais pas, dit-il.

— La plupart du temps, les gens ne s'aperçoivent de rien. C'est seulement dans les grandes assemblées, quand il y a beaucoup de bruit, que ça peut devenir gênant.

— Maintenant, je comprends pourquoi Tarley l'a choisie. Une femme qui n'écoute que d'une oreille les colporteurs de ragots, c'est un don du ciel.

Michael ne sourit pas.

— Lady Jessica est très réservée, concéda-t-il. Mais, pour une future comtesse de Pennington, c'est la moindre des choses. Et, selon Tarley, elle a une personnalité plus riche qu'il n'y paraît.

Alistair fit une moue sceptique.

— Tu n'as pas l'air convaincu mais, en dépit de ta jolie petite gueule, tu n'as pas autant d'expérience que Tarley.

Une grimace déforma la bouche d'Alistair.

— En es-tu sûr ?

— Si je prends en considération le fait qu'il a commencé dix ans avant toi, je crois pouvoir répondre avec beaucoup de chances de ne pas me tromper : oui.

Michael prit familièrement Alistair par les épaules et l'entraîna vers le manoir.

— C'est pourquoi, poursuivit-il, tu ferais mieux d'admettre qu'il est mieux placé que toi pour juger des qualités cachées de sa promesse.

— En général, j'ai beaucoup de mal à admettre ce genre de choses.

— Je sais, mon ami. C'est pourquoi je ne m'attends pas que tu reconnasses ta défaite. Pourtant, lorsque nous avons été interrompus, tu étais sur le point de mordre la poussière.

— Au contraire ! s'exclama Alistair en donnant un coup de coude dans les côtes de Michael. Si Tarley n'était pas arrivé à temps, c'est toi qui serais en train d'implorer ma pitié à l'heure qu'il est.

— Alors, je propose une course pour nous départager. Le premier arrivé à...

Il s'interrompit car Alistair était parti en courant sans attendre la fin de sa phrase.

Dans quelques heures, elle serait mariée.

La nuit était en train de passer du noir au gris. L'aube était proche. Jessica rajusta son châle et s'enfonça dans le bois qui entourait le manoir, pressant le pas derrière Temperance. Les gravillons de l'allée crissaient sous ses pieds.

— Je ne comprends pas que tu fasses autant de façons, dit Jessica à sa chienne sur un ton de réprimande.

La nuit avait été longue, il commençait à faire frais et elle avait hâte d'aller se coucher.

— Un arbre est un arbre. N'importe lequel devrait faire l'affaire, ajouta-t-elle.

Temperance la regarda d'un air suppliant, Jessica était incapable de lui refuser quoi que ce soit.

— Soit ! dit-elle. On continue.

Un peu plus loin, la chienne finit par s'arrêter au pied d'un arbre. Le coin, apparemment, lui convenait. Jessica se détourna avec tact et en profita pour regarder les alentours. À la différence de beaucoup de propriétés dont les jardins et les parcs étaient envahis d'obélisques, de fausses statues grecques ou romaines, de temples, voire de pagodes, dans le domaine des Pennington, la nature était si bien préservée que, par endroits, on pouvait se croire à cent lieues de la civilisation. Jessica s'y trouva bien, surtout après des heures de bavardage avec des gens qui ne voyaient en elle que la future comtesse.

— C'est charmant par ici, dit Jessica sans se retourner. Nous reviendrons nous y promener quand il fera jour et que je serai convenablement habillée.

Temperance fit sa petite affaire et repartit vers la maison, tirant sur sa laisse, impatiente de rentrer, elle qui avait pris tout son temps à l'aller. Jessica suivit le mouvement. Soudain, un bruit tout proche alerta la petite chienne, qui s'immobilisa, les oreilles dressées, prête à bondir.

Le cœur de Jessica se mit à battre à coups redoublés. Si par hasard c'était un sanglier ou un renard, la situation serait désastreuse. Elle serait effondrée si jamais il devait arriver malheur à Temperance, la seule créature sur cette terre qui l'aimait pour ce qu'elle était sans en demander plus.

Un écureuil traversa brusquement l'allée. Jessica se détendit... mais pas Temperance. La petite chienne se lança d'un bond à la poursuite de l'animal. Jessica, surprise, laissa échapper la laisse. Les bruits de la cavalcade – les feuilles froissées, les petits grognements du chien – s'éloignèrent rapidement.

Levant les bras au ciel, Jessica se résigna à quitter l'allée pour s'aventurer dans les sous-bois. Elle était tellement occupée à suivre la piste qu'elle aperçut le kiosque au dernier moment.

Elle allait le contourner...

C'est alors qu'un rire de femme vint troubler le silence. Jessica s'arrêta brusquement.

— Dépêche-toi, Lucius ! dit la femme d'une voix haletante. Trent va finir par s'apercevoir de mon absence.

C'était lady Wilhelmina. Jessica n'osa plus bouger ni même respirer. Le plancher du kiosque couina.

— Patience, dit une voix d'homme facilement reconnaissable. Laissez-moi le temps de vous en donner pour votre argent.

Le kiosque craqua de nouveau, un peu plus fort que la première fois. Lady Wilhelmina se mit à gémir.

Alistair Lucius Caulfield. Surpris en flagrant délit avec la comtesse de Trent. Mon Dieu ! Belle, certes, mais avec une vingtaine d'années de plus que lui. Elle aurait pu être sa mère.

L'utilisation du second prénom était insolite. Et peut-être révélatrice d'une certaine intimité. Se pouvait-il que le cynique Caulfield nourrisse de tendres sentiments pour la ravissante comtesse, assez pour qu'elle s'estime en droit de l'appeler par un nom réservé à elle seule ?

— Oh, toi ! ronronna lady Wilhelmina. Tu vaux largement le prix que j'y ai mis.

Mon Dieu ! Tout bien considéré, il n'y avait peut-être pas de sentiments du tout, mais une... transaction. Un arrangement. Avec un serviteur s'acquittant scrupuleusement de ses devoirs.

Jessica essaya de s'éloigner sans se faire remarquer. Elle fit deux pas sur la pointe des pieds. Un mouvement dans le kiosque l'incita à s'immobiliser de nouveau. Elle plissa les yeux, cherchant à voir quelque chose. Par malheur, elle baignait dans le clair de lune alors que l'intérieur du kiosque était obscurci par le toit et les arbres en surplomb.

— Lucius ! Pour l'amour de Dieu, ne t'arrête pas ! murmura lady Trent.

Jessica vit une main agrippée à l'un des montants, une main d'homme. Dans cette position, ça voulait dire qu'il était debout... et tourné vers elle !

Les yeux de Caulfield luisaient dans l'obscurité.

Il l'avait vue. En fait, il la regardait.

Jessica aurait voulu rentrer sous terre. Que pouvait-elle dire ? Comment est-on censé se comporter dans une telle situation ?

— Lucius, à quoi joues-tu ? s'écria lady Wilhelmina. J'adore sentir ton gros engin entre mes cuisses, c'est

une affaire entendue, mais c'est quand même meilleur quand il bouge !

Jessica porta la main à sa gorge. Malgré le froid, son front se couvrit de sueur. Elle aurait dû être horrifiée devant un tel spectacle, mais ce n'était pas le cas. Parce que c'était Caulfield et qu'il l'envoûtait. Il lui inspirait des sentiments mélangés. D'un côté, elle lui enviait son audace et sa liberté d'esprit mais, d'un autre côté, elle désapprouvait son total mépris du qu'en-dira-t-on.

Il fallait qu'elle s'en aille avant que lady Trent ne s'aperçoive de sa présence. Elle fit un pas...

— Attendez !

La voix de Caulfield était devenue rude.

— Je ne peux pas ! protesta lady Trent.

Ce n'était pas à la comtesse que Caulfield avait parlé. L'une de ses mains était tendue vers Jessica. Elle se pétrifia.

Un long moment passa, pendant lequel Jessica et Caulfield se regardèrent dans les yeux. Caulfield se mit à respirer bruyamment.

Il s'agrippa de nouveau au montant et commença à bouger.

Le mouvement de va-et-vient, d'abord lent, s'accéléra progressivement. Le kiosque grinçait. Jessica ne voyait pas grand-chose mais elle en entendait assez pour imaginer. Caulfield ne la quitta pas des yeux une seconde, même quand il s'agita si furieusement qu'elle en vint à se demander comment une femme pouvait supporter tant de brutalité. Pourtant, lady Wilhelmina délirait de plaisir, criant des gros mots entrecoupés de petits cris suraigus.

Jessica était hypnotisée par ce spectacle. Elle ignorait presque tout de l'amour physique. Oh ! elle connaissait les rudiments. Sa belle-mère lui avait fait les recommandations d'usage : « Lorsqu'il va te pénétrer,

ne frémis pas, ne te défends pas, ne pleure pas. Essaie de te détendre, ça facilitera les choses. Ne fais aucun bruit. Ne te plains pas. » Pourtant, Jessica avait surpris des confidences entre femmes qui suggéraient davantage. Maintenant, elle en avait la preuve. Les cris de plaisir poussés par la comtesse avaient trouvé un écho en elle. Son propre corps réagissait d'instinct. Sa peau frissonnait, sa poitrine gonflait, sa respiration devenait haletante.

Elle aurait voulu s'en aller mais elle ne pouvait plus bouger. Le regard de Caulfield la fascinait comme le serpent fascine l'oiseau. Au moment critique, il poussa un grognement et ferma enfin les yeux, rompant le charme. Alors, elle se retrouva libre et se mit à courir, agrippée à son châle, les mains sur ses seins. Lorsque Temperance surgit d'un taillis, elle poussa un soupir de soulagement qui la secoua comme un sanglot. Prenant la petite chienne dans les bras, elle fila vers le manoir.

— Lady Jessica !

Elle venait de rejoindre la relative tranquillité du jardin lorsqu'elle entendit l'appel. De nouveau son cœur s'affola. Dans le froufroutement de sa robe, elle se retourna, à la recherche de celui qui venait de crier son nom, craignant que ce ne soit encore Alistair Caulfield. Ou pire, son père.

— Jessica ! Par Dieu, je vous ai cherchée partout.

Elle fut soulagée de voir s'approcher Benedict mais bientôt le soulagement fit place à l'inquiétude. Il se faufilait dans les allées du jardin d'un pas vif. Elle frissonna. Était-il en colère ?

— Quelque chose ne va pas ? demanda-t-elle timidement.

Il fallait que ce soit le cas, sinon il ne serait pas sorti à sa recherche.

— Vous êtes partie longtemps. Il y a une demi-heure, votre servante m'a dit que vous étiez sortie promener votre chienne et vous étiez déjà absente depuis un quart d'heure lorsque j'ai posé la question.

Elle baissa les yeux pour ne pas paraître insolente.

— Je vous présente mes excuses.

— Pas la peine de vous excuser, dit-il d'un ton sec. J'avais juste envie de vous parler. Nous allons nous marier aujourd'hui. Je voulais savoir si vous éprouviez de l'appréhension et si je pouvais vous rassurer d'une façon ou d'une autre.

Jessica releva les yeux, charmée par tant de sollicitude.

— Milord, je...

— Appelez-moi Benedict, dit-il en la prenant par la main. Vous êtes glacée. Où êtes-vous allée ?

Il semblait sincèrement inquiet. Sa réaction était tellement différente de celle qu'aurait eue son père que, pour commencer, elle ne sut pas quoi répondre.

Il s'agissait de son futur époux. Il faisait partie de sa vie, désormais. Elle l'avait accepté sans se poser de questions. Dans l'ensemble, elle était à l'aise avec lui. Mais pas maintenant. Maintenant, elle éprouvait une certaine gêne car elle était encore troublée par la scène à laquelle elle venait d'assister.

— Je vous aurais accompagnée si vous l'aviez souhaité, dit Benedict lorsqu'elle eut fini de raconter comment Temperance l'avait entraînée dans une chasse à l'écureuil. À l'avenir, ajouta-t-il en lui pressant doucement la main, demandez-le-moi, je vous en prie.

Enhardie par la gentillesse de son fiancé et les quelques verres de vin qu'elle avait bus au souper, elle ne s'en tint pas là.

— Temperance et moi, nous avons trouvé quelque chose dans les bois.

— Oh ?

Elle lui décrivit le couple dans le kiosque d'une voix mal assurée, bafouillant un peu car elle manquait de vocabulaire. Elle ne parla pas de l'argent échangé entre la comtesse et Caulfield et ne donna pas non plus leurs noms.

Benedict resta immobile tout le temps qu'elle parla. Lorsqu'elle eut fini, il s'éclaircit la voix et dit :

— Je suis fâché que le hasard vous ait mis sous les yeux quelque chose d'aussi déplaisant, qui plus est à quelques heures de notre mariage.

— Ils n'avaient pas l'air de trouver ça déplaisant du tout, répartit Jessica.

Benedict rougit.

— Jessica !

— Vous avez parlé de soulager mon appréhension, s'empressa-t-elle d'ajouter tant qu'elle en avait encore le courage. J'aimerais être honnête avec vous mais j'ai peur de dépasser les limites de votre patience.

— Lorsque ce sera le cas, je ne manquerai pas de vous le faire savoir.

— De quelle manière ?

Benedict se rembrunit.

— Je vous demande pardon ?

— De quelle manière me le ferez-vous savoir ? insista Jessica. D'un mot ? En me privant d'un avantage ? Ou par un moyen plus... percutant ?

Benedict se raidit.

— Je ne lèverai jamais la main sur vous, si c'est bien ce que vous suggérez. Et je ne vous reprocherai jamais votre franchise. Je m'efforcerai d'être bon et juste avec vous. Vous êtes très précieuse à mes yeux. J'ai attendu avec impatience ce jour où vous allez être enfin mienne.

— Pourquoi ?

— Eh bien, parce que vous êtes une très belle femme, bougonna-t-il.

Elle éprouva d'abord une grande surprise et puis un grand espoir.

— Milord, au risque de vous froisser, je vous dirai que, de mon côté, je prie pour que l'aspect physique de notre mariage soit agréable. Pour nous deux.

Une chose était sûre : elle serait incapable de bati-foiler comme lady Trent. Une telle conduite n'était pas dans sa nature.

Tarley révéla son embarras en triturant le nœud de sa cravate.

— J'ai l'intention qu'il en soit ainsi, dit-il. Il en sera effectivement ainsi, pour peu que vous me fassiez confiance.

— Benedict...

Il sentait le musc, le tabac et le porto. Engagé dans une discussion qu'il ne se serait jamais attendu à avoir avec sa future épouse, ses réponses étaient directes, aussi directes que son regard. Elle ne l'en aima que plus.

— Vous prenez cette conversation si courtoisement que je ne peux pas m'empêcher de me demander jusqu'où je peux aller.

— Jusqu'où vous voudrez, répondit-il. Je vous en prie, dévoilez-moi le fond de votre cœur. Je ne tiens pas à ce que vous éprouviez des doutes ou des scrupules au moment d'avancer vers l'autel.

Jessica dit, sans respirer :

— Je voudrais que vous veniez avec moi dans le jardin d'hiver. Maintenant.

Il poussa un soupir et ses traits devinrent durs. Sans s'en rendre compte, il lui étreignit la main au point de lui faire un peu mal.

— Pourquoi ?

— Ça y est, je vous ai fâché, dit Jessica en fermant les yeux et en faisant un pas en arrière. Pardonnez-moi !

Je vous en conjure, ne doutez pas de mon innocence. Il se fait tard et je ne suis plus moi-même.

Benedict plaqua la main de Jessica contre son cœur, la forçant à se rapprocher.

— Rouvrez les yeux.

Elle fit comme il disait et fut frappée par la manière dont il la regardait, sans inquiétude ni embarras.

— Nous sommes à quelques heures de notre nuit de noces, lui rappela-t-il d'une voix sourde. Je suppose que les événements dont vous avez été témoin dans les bois ont provoqué en vous des réactions que vous ne comprenez pas. D'autres jeunes filles à votre place auraient éprouvé du dégoût devant un tel spectacle. Pas vous. Tant mieux. Je vous sens émue et ce genre d'émotion est contagieux. Mais vous êtes ma future femme et à ce titre vous méritez mon respect.

— Vous me respecteriez moins dans le jardin d'hiver ?

L'espace d'une seconde, il parut dérouté. Puis il rejeta la tête en arrière et partit d'un rire dont le bruit se répercuta dans tout le jardin. La bonne humeur le faisait paraître plus abordable et éventuellement plus beau qu'il ne l'était déjà.

Il la serra dans ses bras et l'embrassa sur le front.

— Vous êtes un trésor, dit-il.

— Benedict, murmura-t-elle en s'abandonnant contre lui, si j'ai bien compris, dans le lit conjugal, on accomplit un devoir. Quant au plaisir, on le recherche au-dehors, avec des maîtresses. Me jugerez-vous mal si je vous avoue que je souhaite que vous me traitiez en maîtresse et non point en épouse, du moins entre les quatre murs de la chambre à coucher.

— Je n'ai aucune raison de mal vous juger. Vous êtes parfaite.

Elle était loin d'être parfaite mais, son père ayant la main leste et le fouet facile, elle avait appris à dis-

simuler ses défauts. Encouragée par la bienveillance de son fiancé, elle dit :

— M'est-il permis d'espérer que vous vous intéresserez à moi de cette façon-là ?

— Vous pouvez même en être sûre.

Benedict l'embrassa sur la bouche, la forçant à ravaler les paroles de soulagement et de gratitude qu'elle s'apprêtait à prononcer. Ce fut un baiser timide et tendre. Elle s'agrippa aux revers de sa redingote. Il l'incita à écarter les lèvres et lui glissa sa langue dans la bouche d'un seul coup. Elle sentit ses jambes se dérober sous elle et vacilla. Il la serra plus fort contre lui, la plaqua contre son ventre pour lui faire sentir la preuve de son désir. En même temps, il la caressait, la pétrissait, trahissant une grande agitation.

Lorsqu'ils furent à bout de souffle, il fallut bien s'arrêter.

— Mon Dieu ! s'exclama alors Benedict d'une voix sourde. Pour innocente que vous soyez, milady, vous êtes arrivée à vos fins aussi sûrement qu'une séductrice émérite.

Sur ce, il la souleva dans ses bras et la porta jusqu'au jardin d'hiver. Consciente de la solennité de la situation, Temperance les suivit en silence. Puis elle attendit sur le seuil avec une docilité exceptionnelle et regarda le soleil se lever.